

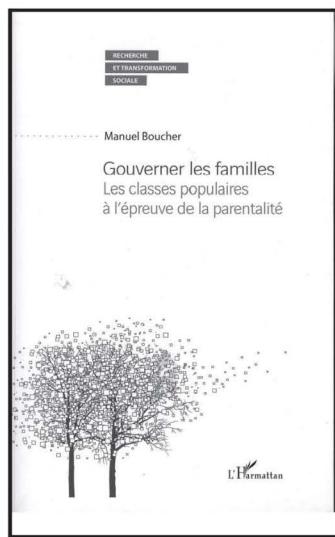


Notes de lecture

Gouverner les familles Les classes populaires à l'épreuve de la parentalité

Manuel Boucher et all.

L'Harmattan, 2011



Manuel Boucher continue à creuser le sillon de sa lecture sociologique au croisement de la réflexion et de l'intervention sociale. Du « Rap » (1999), aux « confrontations violentes dans une cité impopulaire » (2010), en passant par « Discriminations et ethnicisation » (2006) et « Turbulences. Comprendre les désordres urbains et leur régulation » (2007) et d'autres productions, c'est une sorte de clinique fine des réalités sociales du monde populaire contemporain et des pratiques sociales dans ce monde qui se dessine.

Dans « Gouverner les familles », ce sont les modes d'intervention en direction des familles des « classes populaires » qui sont scrutées, terrain sensible s'il en est aussi bien pour les acteurs (politiques, institutionnels et sociaux) que pour les parents. L'approche des auteurs centre « l'analyse sur les représentations, les

pratiques et les stratégies des acteurs étudiés inscrits dans de nouveaux dispositifs ou considérés comme « innovants » de soutien à la fonction parentale, en particulier ceux qui visent à aider des familles issues des milieux populaires, ainsi que sur les interactions existantes entre les acteurs sociaux et ces familles. » Autrement dit, nous sommes au cœur du moteur qui produit et reproduit les classes populaires : l'articulation entre « les changements juridiques et opérationnels de la prévention des turbulences », l'intégration du contrôle social des familles dans une « police des villes », la transformation des logiques d'intervention des acteurs sociaux et leurs stratégies de résistance, et les besoins autant que les méfiances de certains parents et enfants confrontés à ces logiques.

Au croisement de ces processus s'éclaire la production de la « nébuleuse parentalité », les logiques des différents acteurs et les ambivalences des intentions entre aides à l'« émancipation » des familles et leur « moralisation punitive ».

Une enquête dans les quartiers populaires de trois départements a permis aux auteurs d'assoir leurs réflexions sur tous les ingrédients de lecture les plus pertinents (contextes sociaux, économiques et politiques, textes et dispositifs, stratégies et représentations des différents acteurs, etc.). S'y dévoile la mise en place d'une « gouvernementalité » familiale » (institutionnalisation de la « parentalité », « glissements sécuritaires » des objectifs, etc.) qui met à l'épreuve aussi bien les familles (injonctions à l'individuation, à la « responsabilisation », etc.) que les acteurs sociaux (appelés à une « dépolitisation/déconflictualisation » de la question sociale), dans une société à risques. Les uns et les autres se trouvent partagés dans cette épreuve entre la relation singulière (besoin/aide) à établir et la collaboration au contrôle social.



Revue des revues

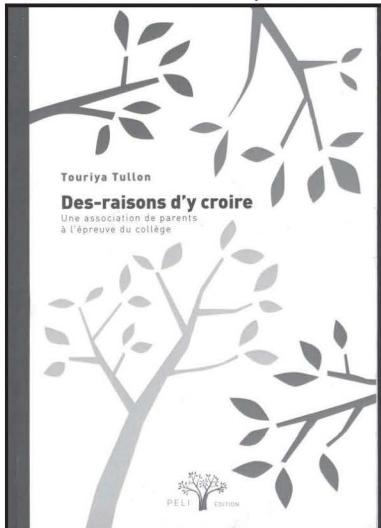
Un travail qui réfléchit et fait réfléchir sur les pratiques des acteurs, et peut aider à en produire qui ne dérivent pas de leurs cadres déontologiques ■

Abdellatif Chaouite

Des-raisons d'y croire Une association de parents à l'épreuve du collège

Touriya Tullon

PELI Edition, 2012



Le titre en dit long : des-raisons d'y croire ! Raisons et déraisons, toute une « épreuve » (les difficultés de parents à aider leurs enfants au collège) mais l'éventualité ou la possibilité d'y « croire » et surtout d'accompagner à le faire. Il n'y a peut-être qu'une avertie en littérature pour tourner la chose ainsi ! En recherche de travail, elle est engagée comme remplaçante d'une adulte-relais dans une association de parents d'élèves (relais de quoi ? d'une « culture » supposée partagée ? d'une langue ? d'un savoir ?...). On y croit sans y croire (« Pourquoi une universitaire accepterait-elle de faire un travail qui n'entre en rien dans ses préoccupations

intellectuelles ? » Bizarre ce « en rien » !), mais tout le monde joue le jeu : au-delà du besoin de travailler d'une part et de la quête de compétence de l'autre (en l'occurrence largement débordée), il y a la sincérité du « je ne sais pas » qui motive, en pleine connaissance de cause des tenants et des aboutissants de l'affaire.

Et c'est d'abord cela même la première surprise de cet écrit doublement distancié (dans le temps et dans les modes de faire et de dire habituels). Alors que les motivations dans ce domaine sont largement cadrées dans leurs formes, savoir-faire et attendus, et obéissent, consciemment ou non, à des déterminations de « gouvernementalité » des familles, c'est la rencontre de sensibilités qui détournent justement ici ces déterminations d'un côté et de l'autre. Et c'est la plongée dans une expérience dont T. Tullon (actuellement maître de conférence de littérature comparée à l'université Lyon 2) dira après-coup : « Combien de fois faut-il mourir pour comprendre qui nous sommes ? Voilà la réponse à la question initiale : "Pourquoi voulez-vous faire ce métier ? » Et voilà aussi le miroir que le « social » tend à celui ou celle qui sait voir ou qui voit non à partir d'un savoir professionnel mais, au contraire, à partir d'une sorte d'« ignorance » première justement, un décalage qui fait sentir les « espèces d'espaces » qui font le théâtre de tant de tragédies vivantes et de tant de tactiques et d'inventions aussi, de débrouillardise et de ruses, tout un « art de faire » justement, parfois « vertigineux », qui pousse dans les retranchements et fait « comprendre qui nous sommes ».

Et c'est l'autre surprise de cet écrit (qui risque de rester à la marge) : il y a comme une approche phénoménologique Servi excellamment ici par le seul savoir qui fait la différence : le savoir des mots ■

A.C.



Revue des revues

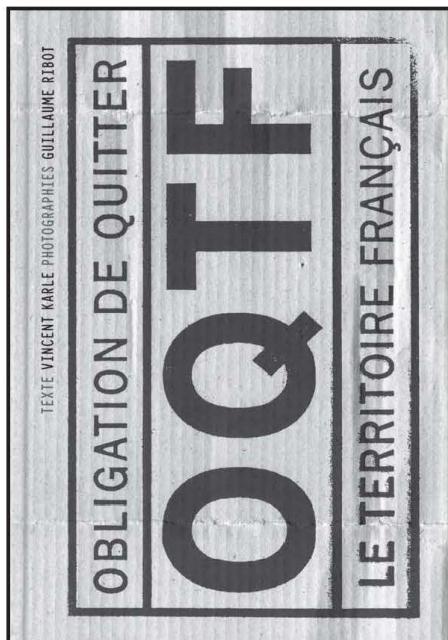
OQTF Obligation de Quitter le Territoire Français

Textes : **Vincent Karle**

Photographies :

Guillaume Ribot

Le bec en l'air Editions, 2012



OQTF : ce livre nous assène le sigle comme une gifle, un coup d'expulsion aux fesses ou un arrêt de mort : gras, rouge, occupant tout l'espace du regard et fermant toute perspective.

Et pourtant, il s'ouvre sur « une vie normale ». Tout l'art (mot dont les auteurs se méfieraient) des auteurs : ils n'ont pas voulu faire œuvre d'art justement mais œuvre sensible, de réflexion ou d'éveil, « poser des questions simples » : « Pourquoi en est-on arrivé là ? »

C'est bien la question du livre : comment en arrive-t-on à figer des « vies normales » de parents et d'enfants, de voisins et de voisines ou de collègues de travail, dans un no mans land infernal, invivable, par la construction juridico-politico-administrative d'une catégorie d'indésirables ou de parias : les « sans-papiers » ?

Pour comprendre l'importance de cette question aujourd'hui, il faut faire l'effort ou le pari des auteurs : se délester de ce qui normalise justement et trop facilement nos regards et nos représentations (chiffres, discours et images assénés, seuils de rentabilité des expulsions, etc.) et « partager la vie » des membres d'une famille « sans-papiers », ses espoirs et ses déboires, ses angoisses et ses ruses, etc.

« Il n'y a pas un modèle simpliste du sans-papiers, mais à chaque fois des trajectoires uniques ». Il n'y a pas non plus une raison indiscutable et incontournable de fabriquer ces sans-papiers, mais des calculs que la Raison elle-même peine à justifier, et que les sombres résonances de l'Histoire devraient nous faire méditer ■

A.C.



Notes de lecture

Comment s'ouvrir un chemin vers l'Autre?

Je proposerai ici deux concepts médiateurs: *d'écart* et *d'entre*.

À la différence de la différence, qui reste à la remorque de l'identité, *l'écart* est fécond en ce qu'il est exploratoire, aventureux, et met en tension ce qu'il a séparé.

De là que ouvrir un « écart », c'est produire de l'« entre » ; et que produire de l'« entre » est la condition pour promouvoir de l'« autre ».

Car dans cet *entre*, que n'a pas pensé notre pensée de l'Être, s'intensifie la relation à l'Autre qui se trouve ainsi préservé de l'assimilation à soi.

Ce n'est donc pas à partir du semblable, comme on voudrait le croire, mais bien en faisant travailler des écarts, et donc en activant de l'*entre*, qu'on peut déployer une *altérité* qui fasse advenir du *commun*. Un *commun* effectif est à ce prix.'

Qu'on s'en souvienne aujourd'hui où le danger d'assimilation, par temps de mondialisation, partout menace.

F.J.

François Jullien
L'écart et l'entre
Leçon inaugurale de la Chaire
sur l'altérité



Galilée